Gen 2, 4b-9

Marc 1,9-12

Le premier acte de l’homme et de la femme, dans la Genèse, est de manger.

Etonnant ! L’acte de manger est bien au cœur de nos vies et le texte nous interroge : de quoi nous nourrissons-nous ? Cette question est à la fois très concrète, et nous la redécouvrons en prenons conscience que toute nourriture n’est pas forcément bonne, ni pour les relations d’injustice qu’elle crée, ni même pour notre santé.

Mais il y a aussi la dimension symbolique profonde. Les deux dimensions sont inséparables.

De quelles paroles, de quelles pensées nous nourrissons-nous ?

L’homme et la femme ont tour à tour entendus deux paroles extrêmement différentes : « De tous les arbres du jardin, vous pouvez manger, sauf de l’arbre qui donne la connaissance de ce qui est bon ou mauvais ». Plusieurs sens à cette expression. J’en ferai entendre deux : arbre qui permet de discerner, ou arbre qui donne la totalité de la connaissance.

Et la deuxième parole qui se fait entendre, bien après : « Est-ce vrai que Dieu vous a dit : « vous ne mangerez d’aucun fruit du jardin » ?

D’où vient cette seconde parole ? Le serpent n’est pas pris par hasard. Ce n’est ni Dieu, ni l’être humain. Mais ce qui nous fascine : le serpent ne s’entend quasiment pas. Sa présence surprend donc. Il se déplace très rapidement et peut se cacher très facilement. Il mue, et a toujours fasciné les humains de ce fait : il symbolise l’éternité, la vie qui reprend le dessus, même quand une mort arrive.

Le serpent. Rusé, nous dit le texte, faisant un jeu de mot avec la nudité (rérum/rarum).

Symbole des petites voix intérieures ou extérieures qui viennent nous mettre dans la confusion. Nous les connaissons, ces petites voix : Dieu a-t-il vraiment dit ? Telle ou telle chose est-elle vraiment si nocive ? Pourquoi mettre une limite à notre consommation ? Il n’y a que les imbéciles et les anti progressistes qui vivent dans la peur. Pourquoi mettre une limite à notre savoir ? Nous faisons de tels progrès ! Pourquoi mettre une limite à notre pouvoir ? Petites phrases insidieuses qui viennent saper toute relation aux autres, que ce soit à Dieu, aux autres, même aux plus proches. « Et moi, et moi, et moi chantait Jacques Dutronc.

La compagne entend le mensonge de la parole. Mais déjà une faille s’est ouverte : sa réponse n’est plus tout à fait juste. Seul de l’arbre qui est au milieu du jardin, répond-t-elle. Celui qui donne la connaissance de ce qui est bon et de ce qui est mauvais.  
 Mais avez-vous bien écouté le texte ? Au milieu du jardin, il y a l’arbre de la vie, dit explicitement le texte. L’autre arbre n’est pas explicitement situé. Peut-être est-il au milieu aussi, ou sans doute tout à côté. Il y a là la source de la grande confusion que nous vivons tous. Si c’est la connaissance qui est placée au cœur, au centre de nos vies, alors la tristesse ne peut que nous gagner ou alors, il faut basculer dans un orgueil qui aveugle et écrase tout sur son passage. Car justement, nous ne connaissons pas tout ! Déjà, nous n’avons aucune prise sur l’avenir, notre avenir.

Mais si c’est la vie qui est au centre, alors tout devient différent. La vie au centre nous redonne notre humanité, nous redonne le lien les uns avec les autres. Nous ne sommes plus en rivalité, ni avec Dieu, ni les uns avec les autres. Ensemble, nous pouvons œuvrer à la vie, avec nos moyens : c’est là notre véritable vocation.

La connaissance ne s’acquiert pas d’un coup. Elle ne se « mange » pas. Tout le reste du texte biblique nous montre à quel point la connaissance ne cesse de s’apprendre, à partir de la vie, justement. Cela prend du temps, et n’est jamais définitivement acquis.

Mais cela veut dire que nous n’ayons pas peur de nos limites, de nos fragilités. Le texte disait : tous deux étaient nus, et ils n’en avaient pas honte. Puis, après avoir mangé du fruit de l’arbre de la connaissance du bien et du mal, leurs yeux s’ouvrent et ils découvrent qu’ils sont nus. Ils découvrent leurs différences, celle de Dieu. Et la honte, la dissimulation fait son apparition. Ils se cachent.

Voilà ce qui arrive lorsque l’on met la connaissance au centre de tout.

Mais lorsque nous acceptons d’y mettre la vie, lorsque nous acceptons notre nudité, nos limites qui sont aussi le lieu de notre relation profonde les uns avec les autres, lorsque nous acceptions d’apprendre à discerner, toujours à nouveau entre le bon et le mauvais, alors la vie peut se multiplier, se propager de proche en proche.

Le texte de l’évangile d’aujourd’hui illustre tout cela. Juste après son baptême, Jésus, le Fils bien aimé du Père se retrouve dans la fragilité : au désert, au milieu à la fois des bêtes sauvages et des anges. Il est éprouvé. Mais il choit de garder en premier lieu le lien vital à son Père et le lien vital aux hommes et aux femmes. La fin de sa vie sera tout à fait semblable à ce moment dans le désert. Face à tous ceux et celles qui l’invitent à user de sa relation à Dieu pour s’en sortir, face à lui-même à Gethsémani, Jésus choisit la vie en relation avec les autres, que ce soit son père ou ses frères et sœurs humains. Il choisit la nudité, la fragilité, la confiance.

Alors, apprenons toujours plus à faire le tri entre toutes les voix que nous entendons. Sachons nous poser dans la prière, les uns avec les autres, dans le silence pour connaitre ce qui est de l’ordre du bon, du bonheur, de la vie et ce qui est de l’ordre du malheur, de la mort des relations, de la confusion.